

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Combat de Pélagus contre les Ibères.



## SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Combat de Pélagus contre les Ibères. —  
CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le fiancé d'une étoile (suite);  
Knut le joueur de flûte (suite et fin). — VARIÉTÉS : Bérélin; Le  
nouveau théâtre de l'Opéra, à Paris.

## RÉCITS HISTORIQUES.

## COMBAT DE PÉLAGUS CONTRE LES IBÈRES.

Les premiers habitants de l'Espagne étaient appelés Ibères; d'où venaient-ils? On l'ignore; on ignore aussi quels ont été les premiers conquérants de ce pays. Aussi que de fables ont été racontées à ce sujet! que de rois et de chefs imaginaires, Tagus, Pelagus, Siculus, etc.

Ce qui est certain, c'est que les Celtes, habitants de la Gaule, passèrent les Pyrénées et s'établirent dans une grande partie de la Péninsule; de leur mélange avec les Ibériens vinrent les Celtibères.

En même temps, les Tyriens et plus tard les Carthaginois firent des conquêtes sur les côtes: ce sont les Tyriens qui ont fondé Cadix.

Les mœurs des premiers habitants de l'Espagne étaient fort simples.

Ceux de la Bétique (c'est l'Andalousie actuelle) étaient assez civilisés, leurs habitudes étaient douces.

Les habitants de la partie septentrionale de la Péninsule étaient plus sauvages et en même temps plus belliqueux. L'escrime et la course, tant à pied qu'à cheval, et des combats simultanés, étaient tout à la fois leurs jeux et leurs exercices. Passionnés pour la liberté, ils la préféraient à la vie.

Ils étaient partagés en petites nations indépendantes les unes des autres, ce qui facilita beaucoup aux Carthaginois et aux Romains la conquête de leur pays.

Leur manière de vivre était simple. Ils buvaient de l'eau, quelquefois mêlée d'un peu de miel, et mangeaient la chair des boucs et des chèvres. Ils faisaient des gâteaux de glands séchés et broyés, qu'ils dévoraient tout chauds. Souvent ils passaient les jours en festins avec leurs parents. L'âge réglait les rangs; et les vieillards occupaient les premières places autour de leurs tables de pierre. La terre leur servait de lit. Le commerce ne consistait qu'en échange de denrées.

En général, tous les anciens Espagnols étaient souples et adroits, actifs et entreprenants, d'une agilité de corps extraordinaire, et même surprenante. Ils parlaient peu, et supportaient la faim, la soif, la fatigue et les autres incommodités avec une patience invincible. Inexorables envers les criminels, ils étaient affables et humains à l'égard des étrangers.

Le dessin ci-joint représente un combat, dans lequel les Ibères se défendent sans succès contre les étrangers qui envahissent leur pays sous les ordres d'un chef auquel on donne le nom de Pélagus.

A. L.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## LE FIANCÉ D'UNE ÉTOILE.

## IV

L'Arménien est obéi; on amène le baquet au lieu indiqué.

« Approchez-vous, jeune homme, dit-il à Badur; re-

gardez-vous dans cette eau, vous devez vous y trouver fort joli. Tâchez de prendre un air de satisfaction, afin que cela donne plus d'agrément à votre heureuse physionomie.... Bon! voilà qui est parfait.... A présent, vous pouvez vous retirer. »

Aussitôt que Badur a quitté sa posture, l'Arménien enlève le baquet, et en répand l'eau en l'air sans qu'il en retombe une seule goutte dans la chambre.

« Que faites-vous donc, seigneur? dit Narilha, d'abord inquiète d'un événement qui menaçait son magasin d'un déluge, et fort surprise ensuite d'avoir vu disparaître entièrement toute l'eau du baquet.

— Je viens, dit-il, d'envoyer le portrait de votre fils à la plus belle des étoiles. Asseyons-nous, nous apprendrons dans un moment l'effet qu'il aura produit sur elle. »

Pendant cet intervalle, l'Arménien engage une conversation indifférente; puis tout à coup il se lève, se place au milieu de la chambre, applique son tube à la bouche, le cornet à l'oreille, et prenant un air satisfait :

« Votre fils, madame, lui dit-il, plaît beaucoup, mais infiniment! Il est destiné à une grande fortune; mais il faut arranger ce beau garçon à ma fantaisie; je connais le goût des dames du firmament. Badur a un teint vermeil et animé, il ne faut pas en déguiser l'éclat sous cette barbe touffue qui se joint presque aux sourcils, qui cachent des yeux dont les regards vifs et perçants auraient un charme de plus; il faut éclaircir ceux-ci et diminuer le volume de l'autre. Qu'il se fasse raser jusqu'au bas de la lèvre inférieure; avec cette précaution, je lui promets un succès certain. Demain matin je serai encore plus positif qu'aujourd'hui; il faut que votre fils se précautionne d'un bouquet composé des plus belles fleurs pour l'envoyer au firmament; et vous, madame, faites en sorte que votre boutique soit demain aussi bien garnie qu'aujourd'hui; voici des arrhes qui vous assureront de la vente que je vous promets. La seule chose que j'exige de vous est le secret sur le commerce suivi que nous allons faire ensemble; une indiscretion pourrait vous faire manquer votre fortune. Adieu, quelques affaires m'appellent ailleurs; demain, je serai ici de très-bonne heure. »

Sur cela, Cassanak fit sa révérence et sortit.

## V

« Je croirais rêver, dit Narilha à son fils, si je ne tenais dans ma main ces trente sequins qui me paraissent de poids et de très-bon or.

— Ne faut-il pas, dit Badur à sa mère, que j'aille sur-le-champ me faire faire ma barbe?

— Pourquoi si promptement? Dans le jour les étoiles n'y voient guère, je crois; et, rasé fraîchement demain matin, tu seras beaucoup mieux.... Mais, en vérité, ajouta Narilha, je ne reviens pas de notre aventure, et il faut convenir qu'il y a bien de la bonne foi dans cet Arménien; car, avec la même adresse par laquelle il enlève nos fruits, il pourrait bien aussi se dispenser de nous les payer aussi promptement et à un aussi bon prix. Pour toi, mon ami, avant d'aller te faire raser, tu devrais chercher quelques paniers de beaux fruits pour parer notre boutique, afin que le pourvoyeur du calife, quand il viendra, ne sorte pas d'ici les mains vides; car il ne faut pas que les grands profits nous fassent négliger les petits. »

Comme elle disait ces mots, le pourvoyeur entra.

« Eh quoi! dit-il, j'aurais besoin de tous vos fruits aujourd'hui, et je ne trouve rien!



— Seigneur, patientez un moment; nos ânes, chargés des fruits de notre jardin et des jardins voisins, ne sont pas encore arrivés; Badur va aller au-devant d'eux; si vous n'avez pas le temps d'attendre, retournez au palais, on vous y enverra tout ce dont vous aurez besoin.

— Je ne veux pas, répondit le pourvoyeur, que vous m'envoyiez la marchandise, je veux la choisir moi-même, encore moins voudrais-je dépendre du retard de vos ânes. »

En disant cela, il lui tourna le dos et s'en alla.

Narilha, piquée de l'aigreur de ce discours, crut sa vanité trop humiliée; il lui paraissait extraordinaire et peu convenable qu'on témoignât si peu d'égards à la fruitière des astres.

« Tu vois, dit-elle à son fils, comme les domestiques des grands s'oublient; ah! quand nous aurons fait fortune, je ferai rentrer toutes ces créatures-là dans le néant. »

D'autres pourvoyeurs se présentèrent aussi.

« Quoi! dirent-ils les uns après les autres, on ne trouve donc rien chez vous? Cela est fort désagréable. Vous ne voulez plus de notre pratique? »

Ce langage la mit en colère.

« Non, répondit-elle, je n'ai rien ici, et des gens aussi malhonnêtes que vous n'y trouveront jamais rien: il semble que vous parliez à des personnes que vous nourrissez de vos charités.

— Certes! dirent-ils en s'en allant, vous ne prenez pas le chemin de la fortune. »

Comme les fruits enlevés de chez Narilha avaient été s'arranger d'eux-mêmes dans la boutique d'Il-Dalhuc, ou, pour mieux dire, comme les génies invisibles les avaient apportés instantanément, les pourvoyeurs trouvèrent là de quoi se dédommager. Cassanak, après avoir quitté son habit d'Arménien, était venu présider au début de son neveu dans le commerce; tout ce qui se trouva dans son magasin fut enlevé à un très-bon prix.

On était étonné qu'Il-Dalhuc eût pu monter si promptement une boutique aussi bien assortie.

« Je dois cette faveur, répondit-il, aux bontés de mon oncle.

— Et voilà sans doute, reprit un des pourvoyeurs, ce qui a rendu votre belle-mère folle; on ne trouve plus chez elle que de l'arrogance: maintenez votre commerce sur un aussi bon pied, et nous n'aurons plus affaire qu'à vous. »

Tandis qu'Il-Dalhuc faisait aussi bien ses affaires, sa belle-mère renfermait soigneusement ses pièces d'or dans une cachette que personne ne connaissait; elle espérait, en peu de temps, amasser un trésor qui la rendrait tout à fait indépendante.

« Garde-toi bien, dit-elle à Badur, de parler à mon mari de la bonne affaire que nous avons faite et de celles que l'avenir nous promet; c'est un homme qui n'est pas en état de garder un secret; c'est un paresseux et un ivrogne. Il est très-curieux, d'ailleurs; si nous lui parlons de l'homme qui doit revenir demain, il voudra rester à la maison pour l'attendre, et tout sera découvert. Nous avons besoin qu'il cueille des fruits si nous voulons en mettre en vente; ainsi, il faut l'engager à partir demain matin de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Toi, tu feras bien d'aller dans les faubourgs employer le sequin que je te donne pour te précautionner de deux charges de fruits de plus; car un heureux pressentiment m'annonce pour demain

une vente très-considérable; d'ailleurs, tu as besoin d'un bouquet. »

Badur se met en route pour obéir à sa mère; de nouvelles charges de fruits sont apportées dans la boutique; Cassanak est allé voir son ami le géomancien, pour lui rendre compte des opérations de la journée, et tous deux se concertent pour celles du lendemain.

## VI

Dès que le jour parut, Badur, muni d'un énorme bouquet, courut chez le barbier qui devait être son beau-père, pour se faire arranger la barbe et les sourcils conformément au goût des étoiles. Il tomba entre les mains des apprentis, qui, ayant entendu la manière extraordinaire dont Badur voulait être rasé, lui en demandèrent le motif.

« Que vous importe! leur dit-il; faites ce que je vous dis, je dois obéir à ma mère; elle veut que je serve de miroir aux étoiles. »

Les jeunes gens ne purent s'empêcher de rire; leurs ris attirèrent les passants, qui furent curieux de connaître le miroir des étoiles. Quand le fils de Narilha fut satisfait de l'arrangement qu'il avait fait donner à sa barbe et à ses sourcils, il reprit son gros bouquet et se disposait à sortir.

« Eh! où portez-vous ce tas de fleurs? dirent les jeunes gens; ne l'aviez-vous pas apporté pour la fille de notre maître? Ne devez-vous pas le laisser ici?

— Non, je le porte à ma mère.

— Votre mère change-t-elle de commerce? Est-elle à présent marchande de fleurs?

— C'est un présent que nous voulons faire.

— Et à qui donc?

— Cela ne vous regarde pas. »

En disant cela, Badur s'échappa de la boutique.

Le barbier rentra chez lui peu d'instants après; on lui raconta la singulière apparition que Badur venait d'y faire.

« Il court de mauvais bruits, dit-il, sur le compte de sa mère; on dit qu'elle est à moitié folle. Oh! oh! je pense que ces gens-là ne me conviennent pas; ma fille n'est pas pour eux; j'irai leur rendre leur parole et retirer la mienne. »

Badur, se croyant aussi beau que l'étoile dont il espère devenir l'époux, est de retour à la boutique: il retrouve sa mère débarrassée de Dalhuc, qu'elle a envoyé dans les jardins, glorieuse de la beauté de ses fruits, et admirant le bel ordre dans lequel elle les a arrangés; il ne manquait plus que l'acquéreur, et l'Arménien paraît.

## VII

« Hâtons-nous, madame, dit-il à Narilha, j'ai quelques affaires; combien me vendrez-vous en gros tout ce que je vois?

— Les beaux fruits sont rares, répondit Narilha; le choix de ceux-ci est parfait, il n'y a pas un seul rebut; il y en a un quart de plus qu'hier, et conséquemment vous m'en donnerez quarante sequins.

— La somme est forte, reprit Cassanak; mais j'ai pris des engagements que je dois remplir; demain, sans doute, vous serez plus raisonnable; en attendant, voici vos quarante sequins. »

Dès que l'argent est compté, l'acheteur prend, comme la veille, un fruit de chaque main, et le jette en l'air, le



fruit disparaît; les mains invisibles n'attendaient que ce signal pour s'emparer de tout ce qui était dans la boutique; elle est dégarnie dans un moment, et les feuilles mêmes qui servaient à parer les fruits se retrouvent dans la boutique d'Il-Dalhuc. Ce prodige opéré, l'Arménien s'occupe du sot Badur, qui, paré d'un habit neuf, dégagé des trois quarts de ses sourcils, n'ayant plus qu'un petit bouquet de barbe sur la pointe du menton, attendait les regards de son protecteur.

« Voilà qui est bien, mon ami ! lui dit Cassanak ; vous êtes à merveille ; vous êtes-vous muni d'un bouquet ? »

— Je n'y ai pas manqué, répondit Badur en le lui montrant.

— Voilà beaucoup trop de fleurs ! Il faut faire un choix des plus belles, des plus fraîches et des plus odorantes.... Ce que vous venez de détacher nous suffit ; liez-les ensemble, et donnez-les-moi. »

L'Arménien prend le bouquet, le jette en l'air, et il semble suivre la même route que les fruits.

« Ah ! poursuivit-il, si vous saviez la langue des étoiles, je pourrais, au moyen de mon tube et de mon cornet, vous procurer un entretien avec elles ; mais cette langue est d'autant plus difficile à prononcer qu'elle n'a point de voyelles. Vous l'apprendrez plus tard ; en attendant, il faut, s'il vous plaît, envoyer à votre future un portrait plus exact et plus agréable que celui d'hier ; il était ombragé par une barbe épaisse et des sourcils trop touffus : aujourd'hui la beauté de vos traits n'est plus offusquée ; faites apporter de nouveau le baquet plein d'eau. »

Badur n'hésita pas à exécuter cet ordre. Aussitôt que le baquet fut au milieu du magasin, il se pencha le plus près de l'eau qu'il lui fut possible pour y mieux imprimer les traits de son visage ; mais, ô surprise ! deux mains invisibles, accrochant sa barbe, attiraient sa tête au fond de l'eau ; tout son corps eût été entraîné, si ses mains, appuyées fortement sur les bords du baquet, n'eussent résisté à l'effort. La mère pousse un cri ; Badur se relève ; l'Arménien riait de toutes ses forces.

« Le charmant badinage ! s'écria l'Arménien ; on attirait votre fils au fond du baquet pour voir s'il avait un bon caractère et s'il ne se fâcherait pas. Allons, mon enfant, dit-il à Badur, penchez-vous de nouveau ; présentez un visage riant. A présent, comme on voudra

conserver votre image, on se gardera bien de rien faire qui puisse en déranger l'expression.

« Oui, mon fils, ajouta Narilha, ce seigneur a raison ; allons, mon ami, il faut se prêter à la plaisanterie, et paraître complaisant pour plaire aux étoiles ; va te mirer dans l'eau, et ris de tout ton cœur pour montrer que tu es bien satisfait. »

(La suite au prochain numéro.)

## KNUT LE JOUEUR DE FLUTE.

Alors se présenta un géant immense et roide, à la chevelure de frimas, à la barbe de stalactites, à la tunique de neige. Il prit Knut par la main. C'était comme si Knut eût touché une barre de fer par un froid de quarante degrés. Le géant lui dit :

« Qui es-tu, mon petit garçon ? »

— Je suis Knut, le joueur de flûte ; et toi, qui es-tu ?

— Je suis le roi Glaccon, qui règne sur toutes ces régions de glace. Ma gravité égale ma prudence, et mon esprit d'ordre ne peut rivaliser qu'avec ma ponctualité. J'ai daigné former le projet d'épouser, dans mes vieux jours, une fille des hommes ; et, dans ma sagesse, j'ai enlevé la fille du roi voisin, la princesse Florinde, au moment où elle s'amusait à patiner sur le lac. Mais elle est trop légère et trop gaie pour moi ; je ne puis souffrir les gens qui rient ; je ne veux autour de ma personne, ainsi qu'il convient à un grand roi, que des gens graves et solennellement respectueux. C'est pour-

quoi j'ai fait de tous mes sujets des blocs de glace. Et c'est ici qu'éclate toute ma sagesse. Un bloc de glace est nécessairement plein de respect ; un bloc de glace ne cherche point à s'évaporer ; un bloc de glace est docile à la loi. Mon bon ami, j'ai bien envie de faire de toi aussi un bloc de glace.

— Oh ! Votre Grâce, tel a été jusqu'à présent mon plus beau rêve.

— Cela fait ton éloge ; je vois que tu juges sainement les choses de la vie. Pour te prouver ma bienveillance, je vais donc te baptiser sept fois dans l'eau glacée ; puis j'ordonnerai à mon grand maréchal, le vent du Nord, de souffler sept fois sur toi de son souffle le plus puissant.



Ils éclatent d'un rire inextinguible. (Page 61, col. 1.)



— Mais, Votre Grâce, si vous me faisiez servir auparavant quelque chose à manger, car je n'ai rien pris depuis hier.

— Avec plaisir, mon jeune ami; je vais dire à mes hommes de neige de t'apporter un plat de vif argent gelé et une portion de glace toute fraîche.

— Ah! Votre Grâce, si, au lieu de cela, vous me donniez, par exemple, une perche frite avec des épinards et un flacon de bière.

— Je vois, à ce désir insensé, que tu as besoin, pour mieux observer les règles de la gravité, d'être baptisé dans l'eau glacée, non pas sept fois, mais soixante-dix fois. Allons, valets, prenez-moi ce garçon et menez-le à la piscine du grand baptême.

— En vérité, Votre Grâce, je suis on ne peut plus reconnaissant de vos bontés; mais, si vous me permettiez d'être baptisé en compagnie de la princesse Florinde?

— Je te le permets. Valets, allez chercher la princesse et plongez-la dans la glace, de telle sorte qu'elle soit changée en glaçon, afin que, conformément à ma résolution, elle puisse devenir ma compagne et s'asseoir à mes côtés. »

Les hommes de neige se prosternèrent avec respect devant leur roi, et, se retirant à reculons, ils se rendirent auprès de la princesse, qui était déjà à moitié morte de froid. Ils l'amenèrent avec eux et se préparèrent gravement à exécuter les ordres qu'ils avaient reçus. Mais déjà Knut avait pris mystérieusement sa flûte, et en tirait ce son joyeux : *po! po! po!*

Soudain les traits majestueusement roides du roi des glaces se détendirent par un éclat de rire immense. Était-ce plaisir! non, c'était dépit, fureur de ne pouvoir dominer l'envie de rire qui s'était emparée de toute sa personne. En vain s'efforça-t-il de résister; il rit, mais il rit si fort, que les glaçons tombèrent de sa tête, les stalactites de son menton et la tunique de neige de son corps; tout en lui s'ébranlait, craquait; à chaque instant on s'attendait à le voir éclater en morceaux. Toute la cour suivit; les hommes de neige se disloquèrent la tête ici, les membres là; la montagne de glace croula; le vent du Nord lui-même poussa des hurlements de joie. Mais, plus que tous les autres encore, riait la belle Florinde; elle se tenait les côtes

pour ne pas étouffer; enfin, jusqu'à Knut, qui se sentit tellement transporté, qu'il avait de la peine à joindre les lèvres pour souffler dans son instrument.

Alors Knut, ayant résolu de sauver la princesse, la prit dans ses bras et se remit rapidement en route. Et peu à peu la nuit s'écoulait, et déjà se levait l'aurore, que les deux fugitifs n'étaient pas encore sortis

du bois. Ils arrivèrent enfin près de la ville où le roi habitait dans son palais de marbre. Mais, comme ils regardaient du fond d'un sentier vers la plaine qui l'entourait, ils aperçurent deux armées en ordre de bataille, qui étaient sur le point d'en venir aux mains.

« Hélas! s'écria la princesse, à quoi me sert-il d'avoir été sauvée des griffes du roi des glaces, puisque je dois avoir la douleur de voir mes deux frères, à la tête de

leurs armées, se battre l'un contre l'autre! Cher petit Knut, toi qui es un homme puissant, n'aurais-tu aucun moyen de prévenir un tel malheur?

— En vérité, répondit Knut, ce me serait chose fort aisée; mais, je vous dirai franchement, ma princesse, que mon dessein n'est pas de rester longtemps ici; je n'ai rien mangé depuis hier; je suis à bout de forces.

— Qu'à cela ne tienne! tu trouveras dans le palais de mon père plus de soupe et de viande qu'il n'en faut pour apaiser ta faim. Encore un peu de patience donc, mais, en attendant, empêche mes frères de se battre.

— Eh bien! qu'il soit fait selon votre désir! »

Il était temps; les deux armées marchaient au combat, et la neige volait sous leurs pas comme un tourbillon d'orage. Knut monta sur une grosse pierre et se mit à souffler dans sa flûte de toutes ses forces : *pu! pu! pu!* Aussitôt les généraux et les soldats de pleurer, de sangloter, les armes de tomber de leurs mains; on eût dit qu'ils tremblaient pour leur vie. Cela dura tant que Knut joua de son instrument; dès qu'il

eut cessé, les pleurs et les sanglots cessèrent aussi, et les guerriers reprirent leurs armes, plus acharnés, plus avides de sang que jamais.

Knut reprit son instrument. *Po! po! po!* A ce son réjouissant, un fou rire s'empara des combattants; ils jetaient leurs armes loin d'eux et s'embrassaient comme s'ils eussent été les meilleurs amis du monde.



Voici la princesse votre fille. (Page 62, col. 1.)



Il se mit à table. (Page 63, col. 1.)



Mais, dès que la flûte se tut, ils reprirent leurs armes et s'élancèrent les uns contre les autres prêts à s'entre-tuer.

*Pi! pi! pi!* fit alors le petit Knut. Ce fut comme un chant de berceuse; les soldats des deux armées tombèrent endormis dans les bras les uns des autres, sur le champ de bataille.

Knut les laissa à leur sommeil, et, prenant la princesse par la main, il s'achemina avec elle vers la ville. Arrivé à la porte :

« Attendez ici, dit-il à la princesse, je vais entrer pour voir ce qui se passe; depuis avant-hier, je ne me nourris que d'aventures; il faut que je m'assure si je ne suis pas encore menacé de quelque nouvelle épreuve. »

Et il se rendit sur la grande place en face du palais. Une foule immense s'y trouvait réunie; le roi lui-même y siégeait sur un trône élevé, ayant à ses côtés un héraut d'armes coiffé d'un chapeau panaché, qui lisait au peuple le décret suivant :

« Nous, Sisigambus, quinzième du nom, roi de Mésopotamie, de Polynésie, de la Lune, etc., etc., etc., savoir faisons : Notre royaume étant actuellement désolé par quatre fléaux, nous avons décrété et décrétons ce qui suit : Premièrement, celui qui nous délivrera, nous et nos fidèles sujets, de cet infâme meurtrier, de ce farouche mangeur d'hommes nommé Bumbumfer, qui fait depuis si longtemps la terreur de nos États, celui-là recevra pour récompense une chambre remplie d'or et d'argent. »

« Pardon, Majesté!... s'écria Knut qui fendit la foule et se présenta bravement devant le roi, mais c'est déjà fait. »

— Qui es-tu donc, petit garçon?

— Je suis Knut, le joueur de flûte; et vous, qui êtes-vous?

— Lève les yeux! dit le roi.

— Faites excuse, Votre Majesté; c'est habitude de ma part de faire toujours pareille question.

— C'est bien! Va recevoir la récompense promise. Héraut, continuez. »

Le héraut continua :

« Deuxièmement, celui qui aura trouvé et qui nous rapportera l'anneau d'or au chaton de rubis, qui nous sert de sceau et qui nous a été perfidement volé, celui-là occupera la première place auprès de nous et sera tenu en grand honneur. »

« Pardon, Majesté! s'écria Knut qui fendit de nouveau la foule pour arriver jusqu'au roi. Voilà l'anneau; il doit vous appartenir, car j'ai entendu les elfes dire dans leur chanson que c'était le bijou du roi. »

— C'est bien, mon garçon! Viens ici, et prends place sur la plus haute marche de notre trône.

— Pas maintenant, si vous le permettez; j'ai encore quelques affaires à terminer dans la ville. »

Et Knut s'élança en quelques bonds vers la porte où il avait laissé la princesse et la ramena avec lui.

« Héraut, continuez! » dit le roi.

Le héraut continua :

« Troisièmement, celui qui nous ramènera notre fille bien-aimée, la princesse Florinde, qui a été enlevée par un géant lorsqu'elle patinait sur la glace, celui-là recevra la princesse pour épouse, et deviendra notre cher fils et notre successeur, et partagera le royaume avec les deux princes Sasigymbus et Sysisambus. »

« Pardon, Majesté! s'écria Knut, voici la princesse votre fille. »

— C'est bien, mon fils et mon successeur! exclama le roi transporté de joie; je te fiance à ma fille, et dans quelques années tu seras son époux; viens que je t'embrasse.

— Un instant! s'il vous plaît, je n'ai pas encore terminé tout ce que j'avais à faire dans la ville. »

Et Knut prit ses jambes à son cou et se précipita du côté du champ de bataille, afin d'éveiller les deux armées de leur sommeil; il eut soin, auparavant, de dépouiller chaque soldat de ses armes. Mais, pareille besogne ne pouvait s'expédier vite; soldats et généraux dormaient comme des blocs de plomb. Aussi, Knut n'était-il pas encore rentré en ville lorsque le héraut lut le quatrième et dernier article du décret.

Cet article était ainsi conçu :

« Celui qui empêchera nos deux fils bien-aimés, les princes Sasigymbus et Sysisambus, qui se sont mutuellement déclaré la guerre à la suite d'un désaccord sur la longueur respective de leurs moustaches, de se battre et de s'entre-tuer, celui-là jouira de l'insigne honneur de manger des mêmes mets et de boire dans la même coupe que le roi; le nectar et l'ambrosie deviendront son partage, et il sera le plus heureux des mortels. »

Après la lecture de cet article, le roi et toute sa cour s'attendaient à voir s'avancer Knut et à l'entendre déclarer qu'il avait accompli aussi ce grand prodige. Mais aucun Knut ne se montra. On attendit longtemps. Enfin, le grand coureur de la cour fut envoyé pour voir ce qu'étaient devenus les princes et leurs armées. Au bout de quinze minutes il était de retour.

« Majesté, dit-il en s'adressant au roi, j'ai vu le champ de bataille; les deux princes vos fils et tous leurs soldats, jusqu'au dernier, gisent immobiles sur la poussière; et Knut est là seul, se promenant parmi les morts et enlevant leurs armes. »

A cette nouvelle, le roi s'arracha les cheveux; tout son embonpoint fondit en un clin d'œil; il dit qu'il ne voulait point survivre à un tel malheur. De leur côté, les courtisans, qui jaloussaient au fond de leur cœur le petit Knut et ses succès, éclatèrent en murmures :

« Votre Majesté, dirent-ils au roi, doit bien voir maintenant que ce Knut n'est qu'un traître et un sorcier. Quel châtiment ne mérite pas celui qui a tué les deux fils du roi et tous les hommes des deux armées! »

Un des courtisans dit qu'il fallait le précipiter du haut d'une tour; un autre, l'enfermer dans un tonneau hérissé de pointes, et le rouler sur la pente d'une montagne; un troisième, le noyer, puis le pendre, puis le fusiller, puis le décapiter, puis le rouer, puis enfin le brûler. Un quatrième, mieux avisé que les autres, dit :

« Il faut le faire mourir de faim entre un bon rôti et une bouteille de champagne. »

— Qui parle de la sorte? s'écria Knut qui arrivait au même instant; quoi! je n'ai rien mangé depuis avant-hier, et c'est ainsi que l'on veut me traiter! »

Et il présenta au roi les deux princes, ses fils, qu'il ramenait sains et saufs. Le sommeil avait calmé leur fureur belliqueuse; ils se dirent que si les moustaches de l'un étaient plus longues, les moustaches de l'autre étaient plus épaisses; que, par conséquent, il n'y avait aucune raison d'en faire un brandon de discorde; et ils déclarèrent qu'ils voulaient vivre désormais unis comme il convient à des frères, et partager le royaume entre eux et leur bon ami Knut, le joueur de flûte.



On s'imagine quels furent alors la confusion et le dépit des courtisans; mais, dans la ville et dans tout le royaume, on se livra à la joie et aux festins. Le roi recouvra son embonpoint aussi vite qu'il l'avait perdu, et l'on procéda, sans plus tarder, aux fiançailles de Knut et de la princesse Florinde. Mais, sur ces entrefaites, il arriva un grand malheur; la flûte de la fille du roi des montagnes fut jetée par mégarde dans le feu et brûla. Personne, du reste, n'y fit attention; les événements se pressaient avec une telle rapidité, qu'on en était comme étourdi. Aussi ne s'étonnera-t-on point si, aussitôt après la cérémonie des fiançailles, le petit Knut, devenu maintenant un grand personnage, n'eut rien de plus pressé que de rappeler à sa belle fiancée qu'il n'avait rien mangé depuis l'avant-veille, et qu'il serait bien temps qu'on lui servit quelque chose.

Mais, voici que le majordome du palais annonça que le dîner était servi....

« Ah! enfin!... » exclama le petit Knut.

Et il se mit à table.

Il était temps.... n'est-il pas vrai, lecteur?

LÉOUZON LE DUC.

## VARIÉTÉS.

### BERÉTIN.

Une aimable franchise, des mœurs pures, un naturel doux, un cœur sensible à l'amitié, n'étaient pas les seules qualités qui faisaient de Bérétin, peintre toscan, un homme estimable: son habileté dans son art le rendit cher à ses contemporains. Il montra d'abord peu de talent pour la peinture, mais ses dispositions s'étant développées tout à coup, il étonna ceux de ses compagnons qui s'étaient moqués de ses premiers essais. Rome et Florence le possédèrent successivement. Le pape Alexandre VII le créa chevalier de l'éperon d'or. Le grand-duc Ferdinand II lui donna aussi des marques de son estime.

Ce prince, admirant un jour un enfant que l'artiste avait représenté versant des larmes, Bérétin donna un coup de pinceau à ce portrait, et l'enfant parut rire; puis en donnant un nouveau coup de pinceau, il lui rendit son air triste et ses larmes.

« Vous voyez, prince, lui dit Bérétin, avec quelle facilité les enfants pleurent et rient. » Z.

### LE NOUVEAU THÉÂTRE DE L'OPÉRA, A PARIS.

On construit maintenant à Paris pour le grand opéra, un théâtre qui sera une des merveilles de cette capitale qui possède déjà tant de superbes monuments.

La gravure ci-jointe représente la façade du côté du boulevard.

La distribution intérieure de l'édifice est parfaite; l'architecte a su isoler les uns des autres, six services bien distincts: celui du public proprement dit, celui des abonnés, celui de l'Empereur, la salle, la scène et l'administration.

Les personnes qui prennent leurs billets aux guichets des bureaux, s'engageront sous des portiques latéraux donnant accès au contrôle et aboutissant, à droite et à

gauche du monument, à des escaliers qui conduisent aux diverses places qui leur sont réservées.

Le pavillon des abonnés est percé au rez-de-chaussée d'arcades qui permettent l'entrée et la sortie de plusieurs voitures à la fois. Il communique avec un salon d'attente de forme circulaire.

De ce salon, les abonnés passeront dans le vestibule où se trouvera l'escalier d'honneur, construction vraiment monumentale, décorée de belles arcades à plein cintre, coupées dans leur hauteur par les balcons des couloirs des différents étages. Grâce à cette disposition ingénieuse, les spectateurs des loges supérieures pourront assister à l'arrivée et à la sortie des spectateurs des premières loges. Entre le salon circulaire et le vestibule, une salle d'attente réservée aux valets de pied leur permettra d'observer la sortie de leurs maîtres, afin de faire avancer les voitures en temps utile.

Les foyers, en communication directe avec la salle, occuperont toute la largeur de la façade vers le boulevard. Ils seront au nombre de deux, superposés et flanqués tous deux d'une promenade en plein air. Des fumoirs seront établis dans des galeries latérales à l'édifice.

Le pavillon occidental, affecté à l'entrée de l'Empereur, sera précédé d'une double rampe, permettant aux voitures d'arriver sous un vestibule couvert, d'où un escalier conduit, à droite à la loge impériale, à gauche à un salon et à des appartements réservés. La salle reproduira la disposition de la salle actuelle, de la rue Lepeletier, aussi belle d'ordonnance que favorable aux lois de l'acoustique.

L'ornementation, la ventilation et l'éclairage du théâtre seront combinés avec soin. La salle actuelle, rue Lepeletier, renferme 1950 places; la nouvelle en contiendra beaucoup plus. Le maximum des recettes, qui ne peut dépasser aujourd'hui 9800 fr. par soirée, pourra, dit-on, s'élever jusqu'à 16 000 fr.

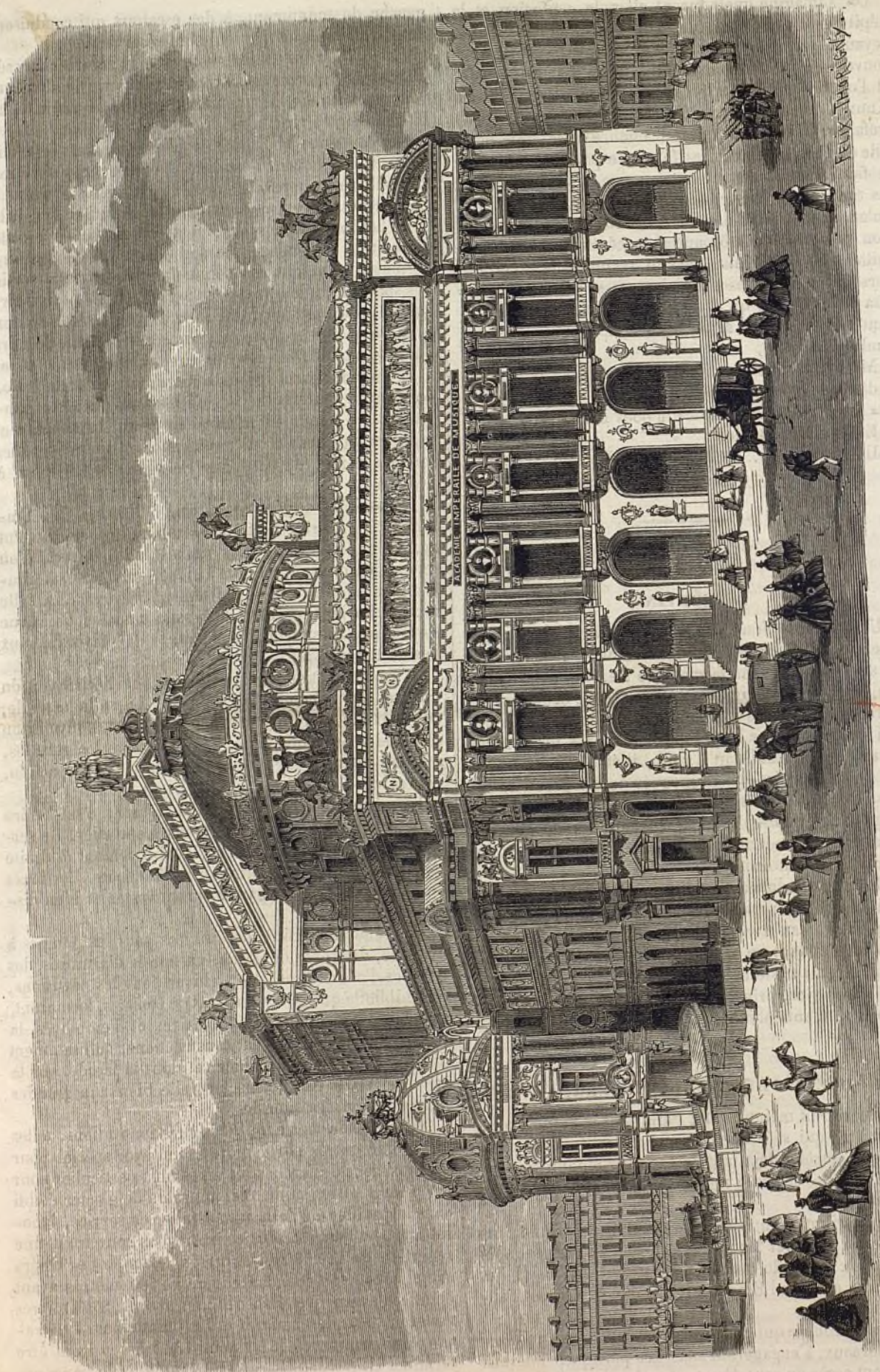
La scène aura 15 mètres d'ouverture, c'est-à-dire 2 mètres de plus que celle de la rue Lepeletier. Le service en sera rendu facile par l'établissement, à droite et à gauche, de dépôts provisoires de décors. Les loges des artistes et des comparses seront vastes et bien disposées.

De grands magasins, des remises pour les pompes à incendie, des corps de garde, un musée d'armures, des galeries d'accessoires, des archives pour les partitions, une bibliothèque et des bureaux de copistes, formeront, avec les logements de fonctionnaires et d'employés, la partie septentrionale des constructions, suffisamment distincte du reste de l'édifice, et dont la façade, sur la rue Neuve-des-Mathurins, se relie bien aux grandes lignes des façades latérales.

Nous signalerons enfin plusieurs innovations, telles que: une entrée particulière et un foyer spécial pour les musiciens de l'orchestre; un escalier particulier pour les princes et les ministres; un salon de glacier établi dans le pavillon de l'est, avec escalier de service, laboratoires, buffets, etc. Les constructions couvriront une superficie de 11 226 mètres carrés, le double de l'Opéra actuel avec ses dépendances; or 14 000 mètres ayant été affectés au nouvel édifice et à ses abords, 2774 mètres resteront pour les squares et les plantations. Les travaux ont commencé le 1<sup>er</sup> août 1861; ils doivent être terminés en trois ans et coûter 16 millions de francs environ.

FRÉDÉRIC BERNARD.





Le nouvel Opéra, à Paris.